L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 5 OCTOBRE 1893. 67me Année

Voitures et Harnais, Voitures d'enfants Bicycles,
R. P. RANDALL,
54 & 56 Baronne.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 5 OCTOBRE 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

L'OURAGAN DE DIMANCHE DERNIER.

Appel à la charité publique.

Hier, en traçant à la hâte le tableau des calamités occasionnées par l'ouragan, doublé évidemment d'un terrible raz de marée, de dimanche dernier, nous nous félicitions presque d'avoir échappé à un de ces épouvantables désastres que, seules jusqu'ici, les plages des Etats de l'Atlantique semblaient condamnées à éprouver. Hélas! nous étions loin de compte, nous ne nous doutions pas de l'étendue du mal. Nous n'avons désormais rien à envier, sous ce rapport, aux Carolines et à la Géorgie. "Nous sommes même plus terriblement frappés. Ce n'est plus cent-cinquante ni deux cents morts que nous avons à enregistrer, comme nous le pensions, mais douze à quinze cents, si ce n'est davantage.

Le courage nous manque pour nous étendre sur les pertes matérielles, si incalculables qu'elles soient, devant tant de victimes innocentes si soudainement, si cruellement enlevées.

On ne peut se faire une idée de la violence d'un vent qui avait acquis une vélocité de 150 milles à l'heure, d'une crue subite qui avait, en quelques moments, atteint une hauteur de six à neuf pieds et, dans sa course furieuse, balayait tout sur son passage, récoltes, barrières, animaux, maisons et êtres humains. Ni les rives du fleuve, ni les approches du golfe, ni les baies environnantes, ni les îles qui s'étendent à l'ouest des bouches du Mississippi n'ont été épargnées.

Nous avions cru un moment que toute la fureur des eaux s'était concentrée sur la Grande Ile, et que les îles environnantes avaient échappé à leur atteinte. Le récit de cette catastrophe nous avait attérés, et nous étions disposés à traiter d'exagération les rapports qui nous étaient parvenus. Nous nous apitoyions sur le sort des habitants du Bayou Cook, malheureux pêcheurs formant une agglomération de près de cinq cents âmes, dont un trop grand nombre sont venus du fond de l'Europe trouver la mort parmi nous. Nous ne connaissions pas encore la moitié de la vérité.

C'est surtout sur La Chenière que s'est déchaîné l'ouragan. Nous en devons la relation à quelques habitants échappés comme par miracle à la mort. D'immenses vagues, de véritables montagnes humides poussées par un vent d'une violence extrême ont envahi toute l'île, enlevant les toitures, renversant les maisons, engloutissant les habitants sous leurs décombres.

Dans une seule résidence qui abritait vingt-cinq personnes, une vingtaine au moins périssaient.

Dans une autre qui comptait une dizaine d'habitants, une femme s'échappait seule avec son enfant. C'est vers minuit, au milieu des plus profondes ténèbres que se passaient ces épouvantables scènes. Ce ne fut qu'à l'aube que le vent s'apaisa et que les eaux commencèrent à se retirer.

Quel lamentable spectacle, alors! une ruine complète sur toute l'île; plus une seule maison debout et sur le sol une multitude de cadavres; les uns avaient été ensevelis sous les murs et les toitures écroulées; d'autres s'étaient noyés en cherchant à fuir. Nous ne savons combien de femmes et d'enfants avaient été mortellement blessés et étaient morts au milieu de terribles souffrances, avec un bras cassé, une jambe brisée, tout le corps couvert de plaies hideuses.

Tous ces cadavres, jonchaient le sol sur toute l'étendue de la Chenière. Vent-on savoir le nombre des victimes? Sur 1400 habitants, on en compte, à peu près, 1,000!

Et que faire de tous ces cadavres? Comment les inhumer? Pas de linge pour les ensevelir; pas de bois, pas d'instruments pour construire des cercueils, et quand même on eut pu s'en procurer, on n'avait pas le temps de se livrer à ce travail. Les corps étaient déjà en décomposition; il fallait s'en débarrasser au plus vite; la besogne pressait. On se mit alors à creuser, tant bien que mal, la terre et on y jeta pêle mêle tous les cadavres.

Voilà sûrement l'épouvantable spectacle qu'offrait lundi, la malheureuse Chenière.

Est-il besoin de nous étendre maintenant sur les pertes matérielles? Il est évident que les barques et tous les instruments de pêche qui faisaient vivre tous ces infortunés, sont complètement perdus, qu'ils ont été réduits en pièces. Après avoir pleuré tant de victimes et leur avoir rendu les derniers devoirs, il faut songer aux survivants. A la Chenière seule, sans compter la Grande Isle, ils sont environ quatre cents, réduits à la plus affreuse misère, à la merci des éléments, sans abri, sans vêtements, sans pain et, souffrance plus atroce encore, sans eau pour assouvir leur soif. Un grand devoir s'impose à nous en ce moment. Nous devons voler au secours de ces malheureux. Jamais la nécessité n'a été aussi pressante; jamais infortune n'a été aussi imméritée. Jamais charité n'aura été mieux placée.

Bien des personnes se rappellent l'ancien ouragan de la Dernière Ile. Nous nous sommes montrés généreux alors. Ne le serons-nous pas autant, aujourd'hui que le désastre est beaucoup plus grand? Que l'on s'entende donc sans plus tarder. Que les différentes Bourses, les différents clubs, toutes les organisations commerciales, financières, industrielles se mettent de la partie et lèvent des souscriptions en masse, pour venir au secours des victimes. Qu'on organise des expéditions pour explorer les plages, les marécages, tous les endroits où ont pu se réfugier quelques malheureux, pour les arracher à une mort presque certaine, si l'on ne court pas immédiatement à leur aide.

La Nouvelle-Orléans a été de tout temps justement renommée pour sa générosité. Elle a toujours répondu avec empressement aux appels qu'on lui a faits au nom du malheur; elle se montrera digne de son passé en cette lamentable circonstance. Nous croirions lui faire injure que d'insister plus longtemps sur un pareil sujet.

LE CHANTIER DE MARINE D'ALGER.

Il semble que, cette année, un bon vent ait soufflé sur la Louisiane et, spécialement, sur la Nouvelle Orléans. D'abord, sous l'action d'un temps extrêmement favorable, et par suite des progrès rapides opérés par nous dans nos méthodes de culture ainsi que dans nos procédés de fabrication du sucre, nous avons une superbe récolte, la plus abondante probablement que l'on aura jamais faite dans nos campagnes. C'est déjà un assez bel atout dans notre jeu.

Il y a longtemps, on se le rappelle, que l'on rêve parmi nous la construction d'un pont sur le Mississippi. Le projet avait rencontré bien des détracteurs, bien des sceptiques. Il vient, pourtant, d'être adopté, il y a quelques semaines. L'emplacement a même été choisi. Ce n'est peut-être pas celui que nous désirions. Jeté au-dessous de la ville, ce pont lui aurait été plus utile, il y eut entretenu plus d'animation que placé à quelques milles au-dessus; mais le mouvement et la vie remontent invariablement le fleuve; il ne faut pas songer à leur faire rebrousser chemin. Nous sommes obligés de nous contenter de ce que l'on consent à nous donner, heureux encore que l'on veuille bien nous l'accorder. Voilà pour le haut de la ville.

La partie inférieure aura bientôt aussi sa part des améliorations que l'on médite.

Il y a six grandes années que l'on parle, à Washington, de construire, sur les côtes méridionales de l'Union et, de préférence, sur les plages du Golfe du Mexique, un chantier de marine qui y fait absolument défaut et y est d'une indispensable nécessité. On se rappelle avec quelle ardeur certains ports du Sud se sont disputé la possession de ce chantier. Démarches de toute sorte, pétitions, intrigues, pression sur les Congrès; rien n'a été épargné. Commission sur commission ont été nommées pour faire une enquête sur ce sujet. Tout le monde savait fort bien qu'une seule ville possédait toutes les conditions désirables de succès. Tout militait en sa faveur; elle avait la profondeur des eaux, l'accès facile par un des plus larges fleuves du monde, et un abri sûr contre toute tentative possible d'une marine étrangère. Cette ville-là, c'était la nôtre; mais les compétitrices étaient si nombreuses, si acharnées, si persistantes, que le législateur n'osait se prononcer. On sait que, dans un pays comme le nôtre, la question électorale prime toutes les autres: avant tout, ne pas se mettre à dos l'électeur. Il faut que toutes les vil les intéressées de l'Ohio et de la Vallée du Mississippi se désolarassent en faveur de la Nouvelle-Orléans, pour que le Congrès se décidât enfin à la choisir comme emplacement du trop fameux chantier en litige.

Il y a un an, déjà, que le vote a eu lieu et que le projet a été adopté et rien n'a encore été fait; il n'y a même pas eu commencement d'exécution.

Le secrétaire de la marine vient enfin de donner signe de vie. Il a tout récemment nommé une commission, qui est chargée des études préliminaires et du choix de l'emplacement. Elle se compose du Capt. Selfridge, un des plus brillants officiers de la marine américaine; de l'ingénieur en chef Menocal, celui-là même qui a tracé la route du Canal de Nicaragua, et d'un autre ingénieur de grand mérite, appartenant comme le premier à la marine, le lieutenant en premier McCullough.

Ces trois commissaires viendront sans doute prochainement à la Nouvelle Orléans. Il ne leur faudra pas grand temps pour rédiger leur rapport, qui sera prêt lors de l'ouverture de la prochaine session régulière du Congrès. Il est donc probable que les travaux pourront commencer dans le courant de l'année prochaine.

Avant longtemps, la Nouvelle Orléans se trouvera flanquée, par en haut et par en bas, de deux immenses constructions, qui, après avoir été l'objet de grands travaux, deviendront, chacun, le centre d'une énorme activité.

Il en était temps, vraiment. La métropole du Sud ne tient pas dans l'Union la place qu'elle devrait occuper. Mais que de mal pour arriver là, que de démarches, que de luttes, que de temps perdu! Est-il bien sûr même qu'un dernier moment, le Congrès vote les fonds nécessaires? N'a-t-on pas fait un projet une opposition à outrance? N'a-t-on pas déjà réduit à l'état de "Dry Dock" le chantier de construction proposé? Espérons que dans une circonstance aussi grave (car il s'agit du salut du pays, en temps de guerre) le Congrès sortira de sa léthargie habituelle, qu'il votera les fonds nécessaires et que nous pourrons enfin jouir de notre "Dry Dock."

LOUISIANE.

Le Louisiana Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 30 septembre:

Le temps a été, cette semaine encore, très favorable à la canne, qui a fait beaucoup de progrès. Nous aurons, certainement, un fort tonnage pour le plant et pour les souches, et si le temps leur permet de mûrir convenablement, le rendement sera énorme. Il y a même, en ce moment, des cannes qui bourgeonnent, ce qui fait croire à bien des planteurs qu'il est temps de faire le plant d'automne. Cependant beaucoup ne veulent plus planter à l'époque actuelle. La triste expérience de l'an dernier leur a prouvé qu'il valait mieux attendre le printemps pour cette opération. La plante pousse mieux, la tige est meilleure et l'on s'épargne, en plus, bien des travaux dispendieux qu'occasionnent le plant d'automne.

Le maïs est abondant et l'on aura beaucoup moins de provisions à acheter, soit au Texas, soit dans l'Ouest. Il y a, paraît il, de nombreux charançons dans le maïs, notamment dans la région du Grosse Tête. Le meilleur moyen de prévenir la présence de ces insectes, c'est de récolter le maïs de bonne heure.

—MM. Schlater et Dupuy ont transformé leur sucrerie en usine centrale. Leur nouvelle entreprise réussira, mais leurs travaux leur ont coûté cher.

—LETTRE DE LA PAROISSE POINTE-COUPÉE:

La récolte de la canne est vraiment splendide. Si rien n'arrive d'imprévu, le rendement en sucre de la paroisse sera le plus considérable que nous ayons jamais eu.

Tous les planteurs ont achevé leurs préparatifs. Ils attendent maintenant quela canne soit un peu plus mûre pour commencer la roulaison. Ils n'attendront pas longtemps.

On a beaucoup fait de plant d'automne, cette année, dans notre paroisse; la canne mise en terre était bonne, bien que n'étant pas complètement mûre.

On nous a montré une canne de 18 pieds de haut, ayant tous ses nœuds rouges; elle provenait d'Alma, habitation de Mme C. C. Pilcher.

—Les entrepreneurs de levées Provosty et Church, doivent commencer leurs travaux de construction, cette semaine.

Les propriétaires riverains ont déjà, en partie, reculé leurs maisons en arrière de la ligne de la levée projetée.

Plusieurs familles qui habitaient, depuis longues années, les bords du bas Lataouche, viennent de les abandonner; elles sont allées s'établir dans les environs du Lac Charles. La raison de cet exode est assez simple. Voilà cinq à six ans que le bayou où ils résidaient est est inondé chaque printemps.

M. Major, de l'habitation Ventress, ne roulera pas, cette année; il conserve ses cannes pour l'ensemencement, pour doubler sa culture, l'an prochain.

—LETTRE DE LA PAROISSE ASSOMPTION:

Les planteurs travaillent activement aux préparatifs de la roulaison; ils veulent être prêts à temps. Les prix du sucre sont très satisfaisants et tout le monde espère qu'ils pourront monter encore plus tard.

Le Col. Lalande, le Col. Pugh, MM. Dugas et Le Blanc sont prêts ou le seront bientôt.

Les travaux du pont de Napoléonville, marchent rapidement. On affirme qu'il sera prêt pour le 1er novembre.

Les activités sont maintenant dirigées vers les ensemencements d'automne, chez ceux, du moins, qui croient avoir avantages de ce procédé de culture. Mais on laboure beaucoup, de façon à mettre le terrain en excellent état pour les mois de février et de mars, époque de l'ensemencement de printemps.

—LETTRE DU BAS DE LA CÔTE, RIVE DROITE:

On sait l'ouragan qui, dimanche dernier, a fait tant de ravages dans la paroisse Plaquemines. Il peut donc s'être produit de grands changements dans l'état des produits de la terre, depuis la rédaction de la lettre qui nous est envoyée de cette région.

Le petit village de Bohemia a, paraît-il, disparu. A Pointe-à-la-Hache, plusieurs maisons, en s'écroulant, ont fait des victimes. Il y a eu des blessés et deux ou trois morts. Les cannes y sont couchées jusqu'à terre. On croit que tout le riz qui avait été coupé et se trouvait en meules est perdu. Presques toute la récolte d'oranges est anéantie. Tous les fruits ont été enlevés par la violence du vent.

Plusieurs personnes ont failli périr, enveloppées par la tempête. C'étaient des pêcheurs. Cette catastrophe, croyons-nous, fera hausser le riz qui commençait à baisser de nouveau; de $3.50 il était tombé à $2.75 le baril.

—LETTRE DE LA PAROISSE CALCASIEU:

Presque tout le riz, semé tard, a été brûlé par la chaleur; il n'a pu épier; on le coupe pour en faire du foin. Là où il y a eu des pluies plus fréquentes, le riz donnera une moitié ou deux tiers de récolte, mais il y a assez de paille pour avoir produit un bon tiers de plus de grain.

Nous avons eu, récemment, d'assez grands vents, qui ont vivement secoué le grain qui était mûr, et l'ont fait tomber. Il y aura, de ce fait, une assez grande perte.

A l'est de la paroisse, la pluie a été presque torrentielle.

La perte sur le riz sera d'environ 25 pour cent.

Dans les environs de Lac Charles, les dégats sont moindres. Cependant les champs de riz qui donnaient d'ordinaire, 18 baril de grain, n'en rendront, cette année, que de huit à dix tout au plus.

Plusieurs "cars" de vieux riz ont déjà été vendus à de bons prix; soit $3 le baril, au lieu $1, l'automne de l'an passé.

Dans deux semaines tous les moulins seront en activité et feront de bonnes affaires.

On s'est beaucoup servi, cette année, des appareils Randolphe et McCormick, pour la coupe de riz.

—LETTRE DE LA PAROISSE RAPIDES:

Le maïs et le foin sont rentrés. De tous les côtés, on laboure; la canne mûrit rapidement.

Le coton s'ouvre aussi très vite et, à la faveur du temps, on a déjà fait une moitié de la récolte sur certaines habitations. Il nous faudrait un peu de pluie. La terre est si dure que le travail de la charrue est à peu près impossible.

LISETTE.

I

Tous les jours, M. Durand allait au Jardin du Luxembourg promener sa fillette,—l'hiver, un tour seulement, à quatre heures, après l'école; l'été, l'après-midi tout entière, aussitôt que la chaleur était un peu tombée, et jusqu'à l'heure où leur dîner les attendait.

M. Durand prenait un plaisir extrême à conduire l'enfant, à suivre ses pas, à surveiller ses jeux, car elle était, la petite, tout son bonheur, toute sa vie.

Tous deux vivaient très-seuls, sans presque de relations, en un petit appartement, rue Madame, et simplement les voisins, quand ils passaient, sachant son nom sans rien autre chose de sa vie, disaient:

—Voici M. Durand qui va promener sa petite....

Lui avait déjà franchi la quarantaine; elle, l'enfant, allait avoir onze ans bientôt.

Et c'était lui qui l'avait élevée, absolument occupé d'elle, l'idolâtrant, encore davantage parce que, étant sa fille, il l'avait fait ainsi grandir.

Aussi, il était, ce bon M. Durand! très-fier de sa Lisette, joyeux de voir courir à ses côtés cette enfant gracieuse et souriante, si jolie avec ses cheveux blonds élargis sur ses épaules en petites boucles adorables, très-fines; à travers le grand Jardin au Luxembourg, il la promenait longtemps, guettant au passage les murmures de ceux qu'ils rencontraient, sachant Lisette si belle que tous la lui devaient envier.

Il était heureux ainsi, très-heureux!

Un promeneur surtout semblait, en effet, la lui envier, sa Lisette, toujours se rapprochant d'eux, s'installant à leurs côtés, sans cesse intéressé par les jeux de la petite, souriant à ces quelques mots naïves. Et M. Durand sent, très-vite, une grande sympathie pour cet inconnu que paraissait tant aimer les enfants. Même il en vint à le rechercher, lui aussi, sa joie toute grandie alors de l'admiration que cet homme avait pour sa fillette.

Tous deux, ne se connaissant point, se sentaient déjà attirés l'un vers l'autre, et il leur semble, après qu'ils se furent ainsi rencontrés, que toujours ils avaient dû se connaître; à tous deux une liaison parut inévitable, et tous deux, presque du même âge sans doute, la désirèrent.

Fatalement, alors, ils se rencontrèrent. Un jour, assis côte-à côte sur le même banc, seuls, ils regardaient jouer devant eux la fillette, et la conversation commença. Banalement, ils causèrent de choses vagues, sur les enfants, les difficultés de l'éducation, et à tous deux il devint évident qu'ils avaient absolument, sur ces choses, les mêmes opinions.

Cette première fois, ils se séparèrent déjà bons amis.

—Nous venez ici, je crois, tous les jours surveiller votre enfant?

—Tous les jours, en effet, avait répondu M. Durand.

Puis, avec un sourire très-bon, il avait ajouté:

—A demain, n'est-ce pas?

—A demain, répondit l'autre.

Et comme M. Durand avait tendu sa main, il la prit et la pressa très-amicalement.

II

Ce soir-là, ils rentrèrent très heureux.

Le lendemain, ils se retrouvèrent, et l'après-midi tout entière ils causèrent, encore; sur la politique ils se découvrirent des vues identiques, des opinions sages, et dès lors ils se crurent destinés à toujours vivre en parfait accord.

Ils se dirent leur nom, leur domicile; lui, s'appelait Louvel,—Pierre Louvel,—rentier aussi, et, sans famille, il habitait tout à côté: la avenue d'Orléans....

Et cette journée de causerie plus familière les avait rapprochés entièrement; ils s'affectionnaient beaucoup maintenant.

Or, tous les après-midi qui suivirent, les deux hommes encore les passèrent ensemble, leur intimité grandissant peu à peu et, avec elle, ce besoin de s'épancher qui dort au fond du cœur de tous ces isolés, un peu tristes, trop seuls.

Un jour, Pierre Louvel, après avoir considéré Lisette qui faisait, à ses pieds, des tas de sable, commença sa confession:

—Cet enfant, si jolie, si blonde, ressemble à une femme que j'ai bien aimée, et plus je la regarde, plus revient obstinément le souvenir de l'autre, à la fois très-doux et très-pénible.... C'était une jolie ouvrière de Paris, rencontrée au hasard d'une promenade.... Elle prit absolument mon cœur et ma vie durant trois années.... J'étais jeune avocat, alors, un peu paresseux, et mon temps s'écoulait à travailler médiocrement et à toujours adorer ma petite Blanche....

M. Durand avait fixé sur son ami son regard étonné, et il était presque ému en écoutant.

—J'étais riche, d'ailleurs, et Blanche, qui ne travaillait plus du tout, était heureuse, très-heureuse, entourée de tous les soins, de toutes les câlineries. Et elle méritait bien cela, allez! Si bonne, si douce, à moi seule, rien qu'à moi, aujourd'hui encore je l'oserais jurer, après tant de jours disparus! Mais, pour des raisons de famille, une sœur de ma mère, dernière parente, étant morte dans le Midi, je dus quitter Paris subitement.... Pour quelques jours, espérais-je; un mois, au plus.... Hélas! je restai là-bas, et un autre amour me retint loin de Paris toute une année!

Pierre Louvel s'arrêta un instant, comme s'il n'avait plus la force de parler; puis, il reprit:

—Oui, je l'oubliai cette Blanche qu'encore, au fond, j'adorais, et elle comprit que peut être, à jamais, entre nous c'était fini.... Un an passa, je vous l'ai dit.... A mon retour, je voulus lui offrir, lui assurant que toujours j'étais tout à elle, la vie d'autrefois, si elle la croyait possible; mais c'était une brave, une honnête fille, un cœur droit et franc; elle m'avoua, très sincèrement, qu'elle avait rencontré, deux mois avant mon retour, alors qu'elle se croyait pour toujours abandonnée par moi, un excellent homme qui l'avait secourue dans sa détresse, et que, attirée par sa douceur, sa bonté, maintenant elle croyait ne plus pouvoir rompre ce lien nouveau; loyale et bonne, la pauvre, elle estimait n'avoir pas le droit de meurtrir ainsi le cœur de cet homme qui s'était mis à l'aimer.

—Et vous l'avez revue? demanda M. Durand.

—Oui, une fois, une seule fois, je l'ai rencontrée, telle que toujours je l'avais aimée, et cette fois je voulus lui parler une minute encore, la dernière, avant que ce fût, entre nous, l'oubli éternel.

Pierre Louvel s'arrêta, et regarda M. Durand. Celui-ci était comme secoué d'un frisson; ses mains tremblaient; son œil était voilé de larmes. Alors, Pierre Louvel eut un mouvement. Ce fut comme un éclair. D'instinct, il avait compris.....

Aussitôt, sur sa lèvre s'arrêta l'aveu de cette dernière entrevue avec Blanche.

Très simplement, comme s'il disait la vérité, il continua:

—Je vous l'ai dit: Blanche était loyale. Elle refusa de m'entendre. Très forte, elle lutta contre mon désir mauvais et s'éloigna rapidement..... Je ne l'ai jamais revue depuis..... Jamais....

Pierre Louvel n'en pouvait dire davantage; des sanglots l'étouffaient

—Jusqu'au bout elle fut bonne et sincère! s'écria M. Durand..... O la douce et chère femme!..... Et elle est morte, à vingt-six ans, si belle! après n'avoir rien pu de l'adorer à mon tour, à peine onze mois!..... Et elle me laissa, en mourant, cette fillette qui, pour moi, est tout le passé et me reste aussi chère que lui.....

Ils étaient émus, tous les deux;—après un long silence, ils se souvenaient s'éveillaient M. Durand dit à son ami, avec une timide hésitation:

—Alors, puisque vous l'avez tant aimée, elle, vous aimerez aussi son enfant..... la mienne!..... Et si vous voulez, pourquoi ne vivrions nous pas ensemble, tous les deux? Nous parlerions d'elle, et nous partagerions l'amour de l'enfant.....

L'autre tendit la main, et, silencieusement, ils s'étreignirent, avec, dans leurs yeux, quelques larmes.

III

Maintenant ils cheminaient à travers le vaste jardin, tous les deux, la petite les précédant un peu pour jouer; —et, tous les deux, ils avaient au cœur une joie profonde: l'un parce qu'il avait enfin trouvé l'ami qui lui disait le passé et lui parlerait de la femme adorée, l'autre parce que, devant lui, il croyait voir, en cette enfant blonde, revivre son amour.

RAOUL AUBRY.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall change les cheveux gris en noir, guérit la teigne et toutes les humeurs du cuir chevelu. Délicieux cosmétique.

GONZALES & LAUDUMIEY.
Entrepreneurs de pompes funèbres et embaumeurs.
170 CHEMIN DU BAYOU, 170
Près Remparts.
VOITURES ET TALLY-HOS A LOUER.
Ordres pour enterrements reçus par téléphone jour et nuit.
TÉLÉPHONE NO 479.
21 fév 93—1 an

MESSE FUNÈBRE.

Une messe sera dite le vendredi 6 octobre, à 8 heures du matin, à la Cathédrale St-Louis, pour le repos de l'âme de Mme FRANCIS BONNECARRÈRE. Les parents, amis et connaissances de la famille sont priés d'y assister.

5oct—2f

SERVICE FUNÈBRE.

Un service funèbre sera célébré à la Cathédrale, le vendredi, 6 octobre, à 7 heures du matin, pour le repos de l'âme de Mme Veuve ADRIEN STEPHANY.

De la part de sa fille et de son gendre Jos. F. Moyer.

Bureau de la compagnie des Water Works.—Nouvelle-Orléans, 4 octobre 1893.
A une réunion du Bureau d'administration de cette compagnie, tenue ce jour, un dividende semi-annuel de $2. 50 par action, a été déclaré payable à partir du 9 octobre 1893, aux actionnaires de cette date.
R. L. MACMURDO,
5 oct—7f Secrétaire.

LE DOCTEUR FORMENTO
Est de retour en ville et a repris l'exercice de sa profession.
3 oct—3f

BANQUET
Du 13 octobre 1893 donné sous les auspices de M. Bouveron d'Anglade, consul de France, Président d'honneur.
M. le Consul de France et le Comité exécutif invitent tous les Français à contribuer par leur présence à l'éclat du banquet qui sera donné le vendredi 13 octobre 1893 à 7 heures précises du soir, Salle de l'Union Française, rue des Remparts.
On peut se procurer des cartes d'admission 207 rue Royale, de 8 h. A. M. à 5 h. P. M. Prix $1.50.
1er oct—

Nouvelle-Orléans, 1er octobre 1893.
Les soussignés ont, ce jour, formé une association sous la raison de George G. Friedrichs & Cie, dans le but d'exploiter le commerce d'encan et les affaires de propriétés immobilières en général, au No 177 rue de la Commune.
GEO. G. FRIEDRICHS,
HICKEY FRIEDRICHS.
1er oct—7f

Fassy & Ellis.
AGENTS D'ASSURANCES.
Ont transféré leur bureau au No 169 Gravier, près Carondelet.
1er oct—dim mar vend

Transfert de local.
La Banque National Bank a transféré son local aux Nos 121, 123 et 125 rue de la Commune, entre Camp et St-Charles.
CHAS. L. DUPUY,
1er Oct—10f Caissier.

La Meilleure Médecine.
J. O. WILSON, Entrepreneur et Constructeur, Sulphur Springs, Texas, parle en ces termes des Pilules d'Ayer:
"Les Pilules d'Ayer sont la meilleure médecine que j'ai jamais essayée; et à mon avis on ne peut pas recommander de meilleur remède. J'en fais usage dans ma famille, je les recommande à mes amis et j'en prends moi-même depuis plus de vingt ans. A ma connaissance certaine, de nombreux cas des maladies ci-dessous ont été complètement
Guéris d'une manière permanente
par l'usage seul des Pilules d'Ayer: Frissons de trois jours, fièvre sourde, fièvre bilieuse, migraine, rhumatisme, dysenterie, dyspepsie, constipation, et rhumes violents. Je sais qu'un usage modéré des Pilules d'Ayer, continué pendant quelques jours ou quelques semaines, suivant la nature de la maladie amènera une complète guérison des affections que j'ai citées ci-dessus."
"Je vends des médecines depuis huit ans, et je puis dire en toute sûreté que les Pilules d'Ayer donnent de meilleurs résultats qu'aucune autre pilule que j'aie jamais vendue."—J. J. PERRY, Spottsylvania C.H., Va.
Pilules d'Ayer
Préparées par le Dr J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.
Chaque dose est efficace.

INSTITUTIONS.
E. G. DUREL,
Externat et Pensionnat pour Garçons.
101...RUE ST-LOUIS....101
Attention toute particulière à la langue française.
Entrée des Classes le LUNDI 4 Septembre Anglais, Français, Mathématiques et Tenue de Livres.
26 sept—26 28—oct 1 3 5

LA BOTTE ROUGE!
—A l'enseigne de la—
"BOTTE ROUGE,"
angle des rues Ursulines & Dauphine
BOTTES, SOULIERS,
ET BOTTINES, A BON MARCHÉ
GEORGE WAGNER,
1er sept—3m Ven Dim Mer

W. G. COYLE & CO.,
CHARBON, COKE.
Pittsburg, Anthracite, Alabama, Cannel et Coke de Gaz et Combustible.
Charbon de chaland pour planteurs sucriers
BUREAUX:
47 - - Rue Carondelet - - 47
1er sept—6m—dim mar jeud

L. Grunewald Co.
Limited.
Réparations de tous objets concernant sa profession.
Garantie complète. Prix modérés.
Lunettes, Lorgnettes de Théâtre, Pince-nez!
1er déc—1an

Magasin du Bon Marché
61.....RUE ROYALE.....61
F. ADRIEN BRUNET
Joaillier, Bijoutier, Horloger,
MARCHAND DE
Montres, Pendules, Orfèvrerie Lunettes, Jumelles Diamants, Cannes à pommes d'or et d'argent, etc.
Achat et échange de vieil or et argent.
Montres et Bijoux de tous genres réparés par des ouvriers de première compétence.
14 déc 92—1an

127 RUE CANAL.
PIANOS NEUFS, $250 et au-dessus.
PIANOS AYANT PEU SERVI, $150 et au-dessus.
PIANOS DE SECONDE MAIN, $25 et au-dessus.
24janv—1an

Dr J. B. PEREZ,
Depuis 35 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé. Maladies de Bright, de la vessie, la spermatorrhée, le rétrécissement de l'urètre, etc. Impuissance causée par l'âge ou par aucune autre cause.
Maladies des Femmes et leurs irrégularités promptement guéries.
Dr Peres Female Regulating Pills—le remède le plus efficace pour toutes les irrégularités des femmes. A vendre dans toutes les pharmacies. Prix: $1 par bouteille.
DR PEREZ, Bureau 232 rue du Canal près le Dépôt du Fort Espérance
18 déc 92—1 an

Changement de local.
S. HERNSHEIM, BROS. & CIE., fabricants de cigares et tabac, ont transféré leur bureau et leurs départements de ventes à la bâtisse de manufacture, coin des rues Magasins et Julie. Entrée sur la rue Magasins.
Téléphone No 1153. 30 sept—15f

Avis.
M. le Dr. J. MORICE, médecin-vétérinaire, est de retour en ville et a repris l'exercice de sa profession. 29sept—7f

EUROPE.
En vente, billets d'aller et de retour, pour toute pointe, sur n'importe quelle ligne de vapeurs, ainsi que traites et mandats.
FRANK J. ORFILA & CIE., AGENTS,
19 rue du Camp.
Succursale, coin Bourbon et Toulouse.
L. P. BOUBY, Gérant.
27 sept—1 an.

Avis de Transfert,
L'ASSOCIATION D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS a transféré ses bureaux au No 48 rue du Camp.
CHAS. L. DELERY,
24 sept—7f Secrétaire

HY WELLMANN, Président. CHAS H. SCHENCK, Vice-Président.
BANQUE D'ÉPARGNES TEUTONIA,
(TEUTONIA SAVINGS BANK.)
127.....RUE DE LA COMMUNE.....127
Reçoit des dépôts DU'N DOLLAR et au-dessus tous les jours de 9 h. du matin à 3 h. de l'après midi, et, en outre, le lundi, de 5 h. à 7 h. de l'après midi.
Intérêt, au taux de TROIS POUR CENT par an, payable tous les six mois APRÈS TROIS MOIS.
W. W. WEISS, Caissier.
16 sept—1an M. ERNEST CASSARD, Payeur.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville. à deux ilets de la rue du Canal, 2me étage
1er nov 92—1an—mer, jeu, dim

Anneaux de Mariage et présents de Noces. Grand choix de ces articles à des prix très raisonnables, chez
FRANTZ & OPITZ,
Horlogers et Joailliers
No 17 RUE BOURBON, PRÈS CANAL.
1er sept -

Compagnie d'assurances du Sun Mutual
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
Succursale No 68 rue Royale.
Capital payé.....$300,000 00
Actif, 1er janvier 1892.....1,019,608 33
J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHS. LAUDUMIEY, CHS. D. FOUCHER.
18 juin93—1 an

Compagnie d'Assurances PHŒNIX de Hartford, Conn.
—SUCCESSEURS DE—
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.
Actif, valeur réelle.....$3,930,329
29mai—1an JULES TUYES, Agent-Résident.
39 RUE CARONDELET.

COMPAGNIE D'ASSURANCE
LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.
Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.
Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompt aussitôt qu'elles sont justifiées.
Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,239,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290
Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.
—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLÉANS—
Gustav R. Westfeldt, L. C. Fallon, Lucas E. Moore, C. M. Soria.
HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—92—1 an J. G. PEPPER, Député Sous-Secrétaire.

LA MAISON DE MUSIQUE
La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, est sans contredit
PHILIP WERLEIN,
135 - - RUE DU CANAL, - - 135
Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.
Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs 2 avr—1 an. dim, mar, ven

E. BARBIER,
Successeur de S. Fournier
Horloger et Bijoutier,
60 RUE ROYALE, 60
Entre Bienville et Conti, Nouvelle Orléans.
MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE.
Réparations de toute nature.
Le ressort de leur art, sa de bainie artistique.

DENTISTES.
Dr CHARLES LANAUX,
DENTISTE,
No 196 rue Canal, près Remparts.
Etant de retour dans cette ville, offre ses services professionnels au public en général ses services professionnels. Le tarif qui suit convaincra chacun de la grande réduction dans ses prix, sans compromettre ce qui met son travail à la portée de tous.
Autrification à $2 00; amalgame $1 00; ciment 50c., jeu de dents complet (en dentier) $10 00, une dent ou plus sur plaque, de $4 00 à $8 00; couronne en mineral à $10 00, extraction de dents avec l'usage de la cocaine, 50c.
N'employant pas d'assistant, le Dr Lanaux offre une garantie de 4 ans pour tout ouvrage exécuté par lui.
1mai—1an—DMJ

C. E. KELLS & M. VIET
CHIRURGIENS-DENTISTES
No. 12 rue Dauphine, immédiatement après l'office formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tous genres modérées.
le ressort de leur art, sa de bainie artistique.

BASILE BARES
FACTEUR DE PIANOS,
84 Rue Royale, Nlle-Orléans
—SEUL AGENT POUR LES—
PIANOS GAVEAU, DE PARIS
Supérieur à tout ce qui a été fait jusq